

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste



LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR - GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

ENSEIGNEMENTS DU SPIRITISME.

(1^{er} article.)

Après avoir établi la raison d'être du spiritisme et sa mission actuelle dans l'humanité, nous en avons dit la base et les fondements, ce qui nous a conduit à traiter la question du périsprit, qui est loin d'être épuisée et sur laquelle nous aurons maintes fois à revenir. Poursuivons notre route.

Quels sont les enseignements qui ressortent du spiritisme ?

Ces enseignements sont de deux ordres : extrinsèques et intrinsèques. Les premiers, nous les avons déjà fait toucher du doigt dans nos articles antérieurs ; en se communiquant visiblement et matériellement à nous, le monde spirituel a prouvé, non plus à un petit nombre de privilégiés, comme autrefois, mais à l'univers entier son existence, et non-seulement la possibilité, mais la réalité de ses relations avec notre monde terrestre. Ainsi que le dit admirablement le cardinal Bona, cité dans ce journal, que ce soient des âmes bienheureuses ou imparfaites, ou transitoirement punies, leurs manifestations sont utiles ; et Dieu les permet extraordinairement dans notre temps pour relever les hommes du matérialisme dégradant sous lequel les aspirations généreuses de leurs âmes allaient à la fin s'engloutir. Ces arguments ont été suffisamment développés, et sans leur dire adieu pour toujours, nous passons à quelque chose de plus nouveau.

Quel est le résumé des enseignements intrinsèques fournis par les Esprits supérieurs et reconnus tels par l'élévation de leur langage et de leurs pensées ?

Trois points sont à examiner : 1^o les vérités premières et fondamentales formant la partie transcendante de leur doctrine ; 2^o les sciences ; 3^o la morale. Laissons de côté, pour un moment, le premier de ces points, pour dire un mot des deux derniers.

Les sciences, d'abord. Nous ne croyons pas qu'il faille nous attacher outre mesure à la doctrine des Esprits en cette matière. *Tot capita, tot sensus* ; autant d'Esprits divers, autant de variétés dans leurs opinions. Dieu, en créant ses humanités, a livré, selon l'Écriture, son univers à l'explication et aux disputes de ses créatures ; c'est un sujet d'éternelles occupations pour elles, elles avancent sans cesse dans la connaissance des secrets de la création. Faut-il donc nous étonner de la divergence des communications à cet égard ; d'ailleurs notre science à présent ne peut dépasser l'ordre terrestre ; nous avons le libre arbitre

que Dieu ne peut violenter, c'est par le travail que nous arrivons à pénétrer peu à peu les *arcanes* permis aux hommes de notre planète ; si donc la science infuse nous venait de par les Esprits, la loi du libre arbitre et du travail se trouverait supprimée par le fait. Dieu veut bien, sans doute, notre élévation, mais il faut qu'elle soit progressive et méritée par nos incessants efforts. De là vient que Dieu ne permet que les opinions personnelles et particulières des Esprits, plus spécialement de ceux qui sont sortis de notre humanité.

On retrouve, en effet, dans les communications de ces savants quelque chose des systèmes auxquels ils ont attaché leurs noms durant la vie terrestre, avec une modification plus élevée que les ont induits à faire la qualité d'esprits supérieurs acquise par quelques-uns d'entre eux et leur existence plus rapprochée aujourd'hui de Dieu, centre de tout savoir et de toute lumière ; mais Dieu ne peut pas et ne doit pas permettre, si ce n'est exceptionnellement, que des Esprits purs viennent révéler aux médiums des vérités scientifiques qui ne seraient pas de notre ordre. D'abord elles ne seraient pas comprises et ne fructifieraient pas ; ensuite elles seraient une violation des lois éternelles de notre père céleste et de ses admirables décrets sur l'avancement progressif de ses mondes.

Sans vouloir ici chercher à détourner les savants et les penseurs de questions purement scientifiques adressées aux Esprits, dans lesquelles il y a certainement à gagner pour le présent, et il y aura plus encore dans l'avenir, nous avouons que ce n'est pas là le but auquel doit s'attacher la doctrine spirite ; ce n'est qu'un accessoire dont on peut profiter, en ne pas lui attribuant trop de valeur et une trop haute importance. Aussi, notre journal, fondé pour répandre la lumière divine, n'accueillera-t-il qu'avec réserve et très-rarement des communications de cette nature.

La morale. Celle des Esprits est tout entière la morale du décalogue et de l'évangile, expliquée, commentée, amplifiée et adaptée à toutes les énigmes des sociétés modernes, et à la pratique de la vie actuelle. Notre journal s'attachera à reproduire en ce point les plus belles exhortations des Esprits supérieurs. Nous serions suspect peut-être en disant que la doctrine spirite est irréprochable sur ce point et qu'elle peut défier toutes les attaques inconsidérées ou perfides qui ont été essayées. Nous allons, pour mieux convaincre, citer les paroles d'un adversaire, de l'abbé Lecanu qui, dans son *Histoire de Satan*,

confond les spirites avec les sorciers et n'attribue les faits des médiums qu'à un pacte exprès ou implicite avec ce qu'il nomme les démons.

Si donc un adversaire avéré laisse échapper les aveux que nous allons enregistrer, il faudra de toute nécessité en conclure que la morale prêchée par les Esprits est, comme nous l'affirmons tout-à-l'heure, un pur reflet et un développement de l'évangile. Nous citons textuellement ce qu'il dit à propos des mystifications :

« Elles sont entremêlées des plus belles maximes du christianisme, d'exhortations aux plus saintes pratiques, *la prière, l'adoration d'un Dieu unique, la charité envers le prochain, la chasteté, l'unité du mariage, le respect des enfants envers leurs parents, la justice distributive*; le Christ vous l'a dit : « vouloir pour les autres ce que vous voudriez pour vous-même », ajoute l'Esprit révélateur. En suivant les maximes de l'ouvrage (*Livre des Esprits*, d'Allan Kardec), IL Y A DE QUOI DEVENIR UN SAINT SUR LA TERRE. » (lieu cité page 456.)

A une citation pareille, extraite d'un ennemi acharné contre le spiritisme, nous n'ajouterons rien; elle est par elle-même assez éloquente. Il ne nous reste plus qu'à appliquer ici le *critérium* du Christ, notre sublime maître : « Jugez un arbre par les fruits; s'ils sont bons, l'arbre est bon. »

Nous parlerons au prochain numéro de la partie transcendente de notre doctrine.

PHILALÈTES.

(La suite au prochain numéro.)

QUELQUES MOTS SUR MISS LAURA EDMONDS.

Le grand juge Edmonds est l'un des hommes de haut mérite et de probité rare; il s'adresse lui-même au public : écoutons la parole de ce haut et grave magistrat; son style précis et simple expose les phénomènes qui se développèrent instantanément dans la personne de sa fille, miss Laura.

« Laura, nous dit-il, ressentit d'abord une violente agitation dans sa personne. Bientôt après, elle écrivit, et ce fut d'une manière toute mécanique, c'est-à-dire sans que sa volonté prît part à cet acte. Fort peu de temps s'étant écoulé, Laura devint un médium parlant; mais elle parla sans tomber dans l'extase; elle conserva même le sentiment et la conscience de ce qui se passait en elle ou au dehors. Cependant sa science étant plus courte que sa présomption, elle méconnaissait la source des pensées dont sa langue devenait l'organe; elle alla même jusqu'à se figurer en être redevable à de secrètes facultés de son intelligence.

« Or, un beau jour, les invisibles qui l'inspiraient, et dont elle était l'instrument, la disposèrent de telle sorte que les incidents d'un célèbre naufrage se peignissent en elle comme dans un miroir.

« Un bâtiment à vapeur, *le Saint-François*, était en mer. Elle vit les flots soulevés balayer et emporter dans l'abîme les hommes du tillac. Frappés de terreur, les malheureux qui restaient sur ce navire, l'abandonnant aux vagues, se distribuèrent sur des embarcations distinctes, dont chacune cingla vers un port différent. Cependant, plusieurs jours avant que la moindre nouvelle eût atteint le littoral, Laura décrivait, dans leurs plus minutieuses circonstances, les divers épisodes de cette seconde phase du naufrage.

« Une voix lui disait en même temps : Attendez, recueillez les détails qui ne tarderont pas à vous assaillir; vous vous demanderez ensuite si c'est bien dans votre esprit que vous puisez ces connaissances.

« Or, au bout de quelques jours d'attente, on reçut la confirmation complète et authentique des révélations qui l'avaient éclairée.

« Depuis lors, la faculté de savoir ce qui s'accomplit à de grandes distances se perfectionna singulièrement en elle. Ainsi, par exemple, des conversations ou des actes qui se passaient à plusieurs centaines de milles du lieu de sa résidence frappaient à l'instant même ses oreilles ou ses yeux, ce qu'elle démontrait en faisant aussitôt prendre note des personnes, des lieux et du temps.

« Le don des langues qui vint un peu plus tard la saisir excita bientôt autour d'elle une vive admiration; car, à l'exception de son idiôme naturel, elle ne sait que quelques misérables bribes de français. On l'entendait, cependant, s'exprimer tout à coup en neuf ou dix langues étrangères, et quelquefois elle les parlait une heure de suite avec la grâce et la facilité des indigènes.

« Des étrangers conversent, par son entremise, avec l'âme de leurs amis décédés. Un Grec de distinction s'entretint tout récemment avec elle pendant un laps de quelques heures et obtint réponse à ses questions, tantôt en anglais, et tantôt dans son propre langage, c'est-à-dire dans l'idiôme hellénique, dont le premier mot lui avait été jusqu'alors inconnu. Qui donc usait de ses lèvres pour semer ces paroles?

« Le don de la musique ne tarda guère à s'ajouter à tous ceux qui fondaient en quelque sorte sur sa personne et s'y insinuaient. Elle chante donc, elle compose, elle improvise à la fois les paroles et les airs; et ses chants, animés d'une mélodie suave, expriment, dans les langues de l'Allemagne ou de la Pologne, de l'Italie ou des Indes, des sentiments d'une noblesse qui s'élève quelquefois jusqu'au sublime.

« Le dernier progrès de miss Edmonds consiste dans la faculté de voir les Esprits et d'assister aux scènes du monde spirituel. A peine donc, maintenant, s'écoule-t-il un seul jour sans qu'elle aperçoive et décrive des Esprits qui lui sont absolument étrangers. Mais que le sourire du doute railleur n'effleure point nos lèvres; car, aussitôt qu'elle se prend à les dépeindre, les amis des âmes que sa parole décrit reconnaissent et nomment les morts qu'elles ont animés; il leur semble les voir. Un nombre considérable d'incrédules ont été confondus, atterrés et ramenés par les preuves irrécusables de ces dons prodigieux qu'elle a semés et multipliés autour d'elle. »

GRAND JUGE EDMONDS.

FOLIE SPIRITE.

Il y a quelques jours, on lisait dans le *Courrier de la Moselle*:

« Dans une seule des maisons de santé des environs de Lyon, on compte quarante personnes atteintes d'aliénation mentale pour cause de spiritisme. »

Le *Courrier de la Moselle* avait emprunté cet entre-filet au *Courrier de Lyon*.

Voici la réponse qui lui a été faite par un spirite de Metz, et qu'il a publiée dans son numéro du 11 avril 1863.

« Metz, ce 7 avril 1863.

« Monsieur le Rédacteur,

« Quelques lignes du *Courrier de la Moselle* du jeudi 2 avril, qui me tombe sous la main, m'inspirent la réponse suivante, que je vous prie d'insérer dans votre plus prochain numéro.

« Nous ne répondrions jamais à ces prétendues statistiques, émises dans un but évident d'attaque contre le spiritisme, persuadés que nous sommes qu'elles produisent un effet tout contraire à celui qu'on en attend, si nous ne craignons que notre silence ne passât, aux yeux de quelques personnes, pour une adhésion.

« Une première question : ce chiffre est-il exact? Un simple zéro de plus n'échappe-t-il pas quelquefois par hasard à la plume des correspondants du *Courrier de Lyon*? Je le crains bien, et ce qui

tend à le prouver, c'est un article dans le même sens, extrait par la *Gironde*, de Bordeaux, et par la *Presse, du Salut Public*, de Lyon et où M. Burllet, interne d'hôpital, s'étend avec complaisance sur six cas de folie spirite observés dans un des hôpitaux de cette ville.

» S'il y avait quarante aliénés spirites dans une seule maison, M. Burllet, dans la même ville, se ferait-il contre nous un argument qu'il croit sans réplique de ces six cas isolés? Je ne le crois pas. Ceci posé, laissons les chiffres de côté, et répondons en peu de mots au fond même de ces attaques, qui est celui-ci : Le spiritisme est une puissante cause de folie.

» En attribuant au spiritisme tous les cas d'aliénation mentale observés sur ses adeptes, nos adversaires me font assez l'effet des joueurs qui, perdant à côté d'une personne, attribuent à l'influence de cette personne leur mauvaise fortune. Il en est à peu près de même ici. Parce que le spiritisme et la folie co-existent parfois, celle-ci est-elle nécessairement la conséquence de celui-là? Mais ces aliénés n'étaient pas seulement spirites; ils étaient aussi commerçants, médecins ou avocats; ils étaient savants, artistes ou littérateurs; mariés, pères de famille ou amoureux; pourquoi ne pas attribuer aussi bien leur folie aux soucis de leurs œuvres, à leurs affections souvent déçues? Et vous partirez de là pour défendre aux gens d'être avocats, artistes ou pères de famille, parce qu'ils auraient ainsi moins de chances d'être aliénés.

» Mais, dites-vous, puisque le spiritisme n'est pas nécessaire à l'humanité, pourquoi ajouter cette cause de folie à toutes celles trop nombreuses déjà qui existaient auparavant? C'est vrai; mais ne peut-on pas se passer aussi de poésie? Et parce que le Tasse est mort fou à l'hôpital, et que Galilée, ce qui ne vaut guère mieux, a expié, par une injuste persécution, le crime d'avoir eu trop de génie, faut-il proscrire le culte de la poésie et l'étude des sciences, dont l'humanité peut bien à la rigueur se dispenser? Sans compter les cas de folie produite par les sermons sur l'enfer ou autres du même genre, que personne ne s'avise d'interdire. Le spiritisme peut être une cause déterminante de folie; pourquoi ne le reconnaitrions-nous pas? Il a cela de commun avec toutes les idées ou les sentiments qui peuvent absorber le cœur ou l'esprit humain au point d'être plus forts que notre raison. Mais ce que nous contestons, ce sont les chiffres d'abord, et ensuite les déductions qu'on prétend en tirer. Le peu d'espace dont nous disposons nous empêche de réfuter à notre aise ces déductions. Pour terminer cette réponse déjà trop longue, notons seulement en passant que beaucoup de cercles spirites sont fréquentés et plusieurs présidés par des *médecins* qui valent bien parfois, comme juges de cette question, les correspondants des journaux de Lyon, fussent-ils internes d'hôpitaux. A vos lecteurs de juger.

» Agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma plus haute considération.

» UN SPIRITE DE METZ. »

A Monsieur le Rédacteur du Journal spirite, LA VÉRITÉ.

Bordeaux, 30 avril 1863.

Cher monsieur,

Tout le monde sait que ceux qui sont atteints de l'affreuse maladie de faire des calembourgs à tout bout de champ et à propos de botte, en font parfois d'assez spirituels; autrement il n'y aurait pas moyen de vivre avec eux. Il en est de même de nos adversaires en spiritisme. Parmi les absurdités qu'ils débitent journellement, il leur arrive d'avancer des choses d'une logique incontestable et devant lesquelles nous devons tous nous incliner.

Je lis aujourd'hui dans la *Gironde* un article extrait du *Progrès*, de Lyon, au sujet de l'agrandissement de l'hospice des aliénés de cette ville. Cet article, que l'auteur a oublié de signer, s'il ne dit pas vrai en débattant, termine au moins en disant une vérité que personne ne nierait.

Je ne m'occupe pas de répondre à son article; je laisse ce soin à des mains plus habiles. Mes réflexions ne portent que sur le dernier paragraphe de sa lettre. Voici comment il termine :

« En présence de ces faits déplorables, nous ne pouvons que féliciter l'administration des hospices civils d'avoir adjoint les bâtiments du dépôt de mendicité comme supplémentaires à ceux de l'Antiquaille; la ridicule doctrine qui prend chaque jour une extension nouvelle lui prépare des pensionnaires. »

Vous conviendrez que ce dernier paragraphe est d'une force extraordinaire, et que l'auteur pourrait rendre des points à tous les logiciens du monde!

Qui est-ce qui ne pourrait pas croire que si, sur un million d'entomologistes, par exemple, il y a dix fous, la probabilité est que sur deux millions il y en aura vingt?

Ce qui est vrai pour les entomologistes doit être vrai pour les spirites.

Nos adversaires sont quelquefois d'une naïveté dont rien n'approche et quelquefois aussi d'une mauvaise foi incroyable. C'est lorsqu'ils assurent que le spiritisme rend fou et pousse au suicide. Serait-ce vrai qu'il aurait cela de commun avec *toutes les autres sciences* (car c'est une science)? Mais loin d'en être ainsi, je dis qu'il produit, au contraire, des effets diamétralement opposés.

Je dis que celui qui devient fou ou qui se suicide n'était pas spirite, et que s'il lui a suffi de s'occuper de spiritisme, soit en lisant le livre des Esprits, soit en assistant à quelques séances spirites, pour devenir quelque peu *toqué*, cela ne prouve qu'une chose : c'est qu'il n'avait jamais lu que l'A, B, C, et qu'il n'avait jamais rien vu, pas même une expérience de physique ou de chimie; car il est certain que Bosco ou Lassaigne auraient réussi bien plus vite que le spiritisme à lui faire tourner la tête du côté de Charenton.

Ceux de nos adversaires qui, jusqu'à ce jour, ont prétendu que le spiritisme pousse au suicide ou rend fou, n'ont agi ainsi que parce qu'ils n'ont pas voulu se donner la peine de lire le livre qui en contient la philosophie.

Le chapitre intitulé : *Dégoût de la vie, — Suicide*, page 406 du *Livre des Esprits*, donnera la preuve à ceux qui voudront le lire qu'il suffit d'être spirite, — spirite de cœur, et non pas seulement de nom, — pour être à l'abri du suicide et de la folie.

La lecture de ce chapitre aura un autre résultat : elle donnera la preuve que les faiseurs de miracles ne doivent pas être cherchés dans les adeptes du spiritisme, mais bien parmi ses contradicteurs; car c'est assurément avoir la prétention de faire des miracles que de se croire capable de critiquer une doctrine dont on ne connaît pas même le premier mot.

De deux choses l'une : ou l'on est spirite ou on ne l'est pas.

Celui qui ne l'est pas peut être conduit dans le temple de la folie et poussé dans l'abîme par n'importe quelle science, par n'importe quelle religion, n'importe quelle doctrine.

Celui qui est véritablement spirite n'a rien à craindre et ne craint rien. La folie n'a que faire chez lui, et le suicide n'a aucune prise sur son esprit : le spirite ne craint pas plus le suicide et la folie qu'une maison de deux mètres carrés, qui serait munie d'un paratonnerre, ne craindrait les effets de l'électricité.

Ma lettre est déjà trop longue; néanmoins je ne puis, cher frère, me dispenser de faire une dernière réflexion.

J'avais toujours cru, dans mon simple bon sens, qu'on ne pouvait ni louer, ni critiquer une chose qu'on ne connaissait pas. Il paraît que j'étais dans l'erreur. C'est qu'apparemment j'avais compté sans les savants, les érudits, les esprits forts qui connaissent tout, ceux, enfin, qui, en venant au monde, ont apporté la science infuse en compagnie du péché originel.

Je vous prie d'agréer, cher frère, l'assurance de mes sentiments de profonde amitié et de toutes mes sympathies.

CONDAT.

VARIÉTÉS.

L'ÂME ET LE CORPS.

LE CORPS.

Vous me quittez sans cesse, ô ma blanche colombe !
 Les mondes sidéraux vous attirent toujours ;
 Attendez que sur moi se referme la tombe,
 Que mon cœur ne soit plus le vieux nid des amours.
 Je souffre, voyez-vous, quand vous êtes partie,
 Car moi je ne puis pas suivre au loin votre vol :
 Vous absente, je sens ma chair appesantie
 Péniblement ramper comme un ver sur le sol.
 Dites ? où volez-vous, ma belle vagabonde ?
 Et pourquoi me laisser frileux d'ennui, tout seul ?
 C'est vrai, vous avez peur dans la nuit de ce monde
 Et voudriez déjà voir coudre mon linceul.
 Patientez encore, ô ma belle inconstante !
 Mes jours sont mesurés, mon temps est limité ;
 La mort plira sur moi les ombres de sa tente,
 Et vous avez pour vous toute l'éternité !...
 Ah ! si vos frais Edens ne sont pas des mirages
 Où vous allez baigner votre vol orgueilleux,
 Eh bien racontez-moi ce que dans vos voyages,
 Vous voyez de si grand et de si merveilleux !
 Et dans ces régions, ô ma sœur lumineuse !
 Où vous avez toujours trop hâte de voler,
 Me laissant là, tout seul, si je vous sais heureuse,
 Je me consolerais de n'y pouvoir aller.

L'ÂME.

C'est vrai, je suis coupable et t'oublie à toute heure.
 Je te traite en esclave... Il faut me pardonner.
 C'est que, vois-tu, là-haut je bâtis ma demeure
 Avec des rayons d'or et ne puis t'y mener.
 Il faut rester au sol, mon frère, où Dieu t'attache ;
 Si tu pouvais me suivre où je vais sans efforts,
 Sur mes murs étoilés ton ombre ferait tache
 Et mes fleurs de lumière auraient peur de ton corps.
 Tout serait effrayé de ta forme grossière !
 Mes oiseaux de rayon, au corps rose, au cou bleu
 Craindraient de se salir en touchant ta poussière
 Et fuiraient, effarés, dans le giron de Dieu !
 Ne me demande rien de mon voyage orphique ;
 Pour te faire comprendre, ami, ce que je vois,
 Surtout ce que j'entends de doux, de séraphique,
 Nous n'avons pas de mots, nous n'avons pas de voix.
 Je ne puis supporter la nuit dont tu te voiles :
 Il me faut tous les flots du céleste océan !
 Tu ne me suivrais pas à travers les étoiles
 Sans t'envoler en cendre au souffle du néant.
 Tombe dans le grand tout, ô pauvre grain de sable !
 Pour t'y décomposer, atome enseveli.
 Peut-être est-ce un bonheur que tu sois périssable :
 En te donnant la mort, Dieu te donne l'oubli.

BARRILLOT.

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

DE LA FRANCHISE.

(Médium, M^{me} H. Dozon, de Paris.)

Mon cher médium, depuis que vous courez le monde avec et par nous sous forme de revue et de volumes, vos heures sont tellement prises qu'il faudra bientôt demander audience.

Enfin, ce soir, je vous retrouve et viens passer quelques moments auprès de votre table à ouvrage. Je nous garde depuis quelque temps un sujet à traiter. Le voulez-vous ? Il est simple, comme le

beau ; rare, comme ce qui est bon. Tout le monde se vante de le connaître ; peu, bien peu le donnent ou le reçoivent convenablement. Je veux parler de *la franchise*. La Bruyère devrait venir vous donner le portrait de cette belle déesse, fille de la Vérité. Mais puisque le peintre de tableaux n'est pas là, je vais vous crayonner une pochade.

Oui, la franchise est fille de la vérité, répétons-le ; sans l'une, l'autre ne serait pas. Aussi, quelle ressemblance ! La fille a puisé sa force dans sa mère. Voyez-la : sa tête est droite ; son regard cherche le regard non avec l'assurance effrontée qui provoque, mais avec le calme limpide qui semble un miroir reflétant la pensée. Pour la franchise, *regarder est voir* ; l'œil qui se détourne d'elle a répondu. Sans elle pas d'affection possible et durable ; elle n'admet pas ces labyrinthes où la pensée fuit de détour en détour ; elle ne l'y suit pas, s'arrête à l'entrée et attend ; comme il faudra bien que la pensée, après avoir tourné et retourné, finisse par sortir, — car les labyrinthes n'ont guère qu'une porte, — la franchise sera là avec sa logique inévitable, arme ayant le froid et la pointe acérée de l'acier.

On confond quelquefois la franchise avec la brusquerie ; cette dernière est sa caricature.

Dites-moi, est-il rien de meilleur que ce bon vouloir qui vient vous avertir de l'erreur où vous êtes, que cette main qui se place dans la vôtre pour vous remettre dans la voie droite ? Avec elle ne redoutez rien ; pas de ces subterfuges qui sont une offense pour celui avec qui on les emploie ; pas de ces petites trahisons qui ont osé prendre le nom d'amitié pour voler votre confiance ou abuser de l'affection ; pas d'eau trouble à la place de la fontaine limpide à laquelle vous croyez aller puiser.

Mes amis, la franchise est l'or..., mais, prenez garde ! regardez si vous y voyez le contrôle de la vérité. Il y a tant de Ruoltz ! ne vous trompez pas. Il y a des signes qui vous apprendront où est le vrai. Tenez, vous ne pouvez confondre Tartuffe avec le curé d'Ars ; la coquetterie avec la grâce simple et modeste ; la charité avec l'ostentation ; l'amitié dévouée avec la politesse trompeuse : Dès lors, vous reconnaîtrez la franchise.

Alfred DE MUSSET.

L'ÉTERNITÉ DES PEINES.

(Médium, M. G...)

Vous entendez des chrétiens, plus zélés qu'instruits, expliquer d'une manière étrange le dogme de l'éternité des peines. « Dieu, » disent-ils, peut se venger infiniment d'une offense finie, parce que » si la nature de l'offenseur a des bornes, la grandeur de l'offensé » n'en a pas. » A ce titre et sous ce prétexte, un empereur de la terre devrait punir de mort l'enfant sans raison qui aurait, par mégarde, sali le bord de sa pourpre. Non, telles ne sont pas les prérogatives de la grandeur, et saint Augustin les comprenait mieux lorsqu'il écrivait : Dieu est patient, parce qu'il est éternel !

En Dieu tout est juste, parce que tout est bonté ; il ne pardonne jamais à la manière des hommes, parce qu'il ne saurait s'irriter comme eux ; mais le mal étant de sa nature incompatible avec le bien, comme la nuit avec le jour, comme la dissonnance avec l'harmonie, l'homme, d'ailleurs, étant inviolable dans sa liberté, toute erreur s'expie, tout mal est puni par une souffrance proportionnelle.

Nous avons beau appeler Dieu à notre secours quand notre char est embourbé ; si nous ne prenons la pelle et la pioche, comme le roulier de la fable, le ciel ne nous tirera pas de l'ornière. « Aide-toi, » le ciel t'aidera ! » Ainsi s'explique, d'une manière toute rationnelle et purement philosophique, l'éternité possible et nécessaire du châtement, avec une voie étroite ouverte à l'homme pour s'y soustraire : celle du repentir et du travail !

PLATON.